

Trôner sur l'amour

Méridith

Michel Vaïs

Numéro 140 (3), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65290ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2011). Compte rendu de [Trôner sur l'amour / *Méridith*]. *Jeu*, (140), 21–22.

Méridith

TEXTE **MARIE-CHRISTINE LAVALLÉE** / MISE EN SCÈNE **JEAN-FRANÇOIS LAPIERRE**
DÉCOR ET ACCESSOIRES **ÉRIC AUBERTIN** / CONCEPTION SONORE **JEAN-CHRISTOPHE VERBERT**
COSTUMES ET ACCESSOIRES **ELEN EWING** / ÉCLAIRAGES **CYNTHIA BOUCHARD-GOSSELIN**
AVEC **GENEVIÈVE ST-LOUIS**.
PRODUCTION DU **THÉÂTRE LE TARTARE**, PRÉSENTÉE À LA BALUSTRADE DU MONUMENT-NATIONAL
DU 29 MARS AU 16 AVRIL 2011.

MICHEL VAÏS

TRÔNER SUR L'AMOUR

Le sujet, scabreux à souhait, pourrait rebuter. Mais dès que la comédienne, qui joue en solo, ouvre la bouche, l'habileté de l'écriture produit son effet. D'inspiration pataphysicienne, dirait-on, le texte virevolte à travers jeux de mots, allitérations et pirouettes. Voici une des premières phrases de la pièce, qui annonce d'emblée sa couleur merdoïe : « Je suis de celles que l'on n'imagine pas à la selle¹. » Le Père Ubu n'aurait pas désavoué cet aveu de transit évoquant la gidouille qu'il arborait sur sa pléthore intestinale, gidouille qui, comme chacun sait, est imitée autant par le mouvement des étoiles que par le modeste étron.

Sujet scabreux, donc, naturellement scatologique, mais texte éblouissant. Une jeune femme à la vulve solitaire, que l'on dit nonne ou lesbienne, tombe amoureuse... de sa cuvette de W.C. Elle admire chez son chéri le socle solide, exalte ce trône « lisse comme un éphèbe de Delphes » (p. 15), vante la qualité de marbre du prince qui accueille son fessier, contemple sa bouche « exposant cette magnifique dentition naturelle qu'ont des gens à la canine exemplaire sans visiblement avoir porté d'appareil orthodontique » (p. 30). L'affabulation aidant, elle affirme que son « sourire d'Adonis » la rend euphorique. Elle

imagine ses « bras musclés » et, couchée à ses pieds, semble sentir « ses pectoraux au relief parfait » (p. 30). Et si l'écu de son cœur n'a ni mains ni pieds, ce n'est pas une raison pour que l'on ne puisse lui « serre[r] la poignée » en tirant la chasse (p. 14). L'auteure de *Méridith* nous donne la parfaite démonstration que l'amour est aveugle, rend aveugle, bref, aveugle.

C'est apparemment par hasard qu'un jour la jeune femme pudique et parfaitement rangée, toujours vêtue d'un tailleur strict, entend un glouglou inhabituel venant du fond de sa toilette, après avoir tiré la chasse d'eau. Comme un bouillonnement, suivi d'un inattendu : « Je t'aime, Méridith » (p. 5) éructé par le vécé. Affirmation qui la laisse sonnée, pantoise, ébaubie. Elle arrive presque en retard ce jour-là au bureau, ce qui a le don d'éveiller des soupçons dans le personnel.

Pour s'en sortir, elle se sent obligée d'évoquer des problèmes de tuyauterie hantée par quelque rat, ce qui pousse son patron à accourir à sa porte derechef avec un siphon et un bouquet de glaïeuls. Mais elle refuse l'intrus, n'osant dévoiler un amour aussi secret qu'inouï. Le chef, Dale Sanders, qui tient à son sobriquet de « Colonel », insiste pour la sortir de sa réclusion. Afin d'éteindre les soupçons, elle consent à se rendre à un 5 à 7 du personnel, au Mi amor Dance Club. Le cabinet d'aisances qu'elle

1. Page 2 du manuscrit de la pièce aimablement prêté par la compagnie, que nous remercions.



Méridith de Marie-Christine Lavallée, mise en scène par Jean-François Lapière. Spectacle du Théâtre le Tartare, présenté à la Balustrade du Monument-National au printemps 2011. SUR LA PHOTO : Geneviève St-Louis. © Rose Normandin.

y trouve en allant retoucher son fard ne rappelle cependant que de loin son amoureux solitaire qui l'attend, sagement incrusté, à la maison.

L'auteure manie dextrement le passé simple, raffole des rimes internes : « L'idée de recevoir un courriel personnel, un tout petit mot, au bureau, me faisait chaud. Et peut-être même un texto ? » (p. 18). Elle ne recule devant aucune possibilité d'assonance : « Suzelle est saisie, Petra pétrifiée. » (p. 21) « Je regrette Greta, je regrette Greta. Se rend-il compte, au moins, qu'il fait une assonance ? » (p. 8)

En défendant seule ce texte exigeant, avec pour tout décor une spartiate table blanche, Geneviève St-Louis se tire fort bien

d'affaire. Narratrice autant que personnage, elle articule de façon à faire ressortir chaque effet. Posée, habitée de sa mystérieuse névrose, elle évite cependant de trop en mettre, composant un personnage crédible de bout en bout, malgré l'énormité de l'intrigue.

Le Théâtre le Tartare, qui en est à sa quatrième production, s'est donné pour but de « montrer un portrait cru de la société et de ses névroses » (programme). Il a déjà présenté trois textes du caricaturiste argentin Copi, modèle de crudité s'il en est. Avec *Méridith*, pas d'erreur, nous sommes bien dans la névrose et dans le cru. Mais le vocabulaire châtié, recherché et bien maîtrisé contraste avec le propos, rendant digeste, voire succulent, un mets qui aurait pu n'être qu'excentrique. ■